

L'ACTION UNIVERSITAIRE

JANVIER 1947

- ROGER DUHAMEL : *PHÈDRE A-T-ELLE TUÉ RACINE ?*
- LÉON LORTIE : *ITINÉRAIRES SCIENTIFIQUES*
- REX DESMARCHAIS : *COMMENT JE VOIS PAUL VALÉRY*
- JACQUES MATHIEU : *LITTÉRATURE AMÉRICAINE*
- LE COURRIER DES LETTRES*

69

À MONTRÉAL — 2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



COMITÉ EXÉCUTIF :

Me Emile Massicotte, président
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président
Me Maurice Trudeau, c.r., secrétaire
Lt. colonel Urgel Mitchell, trésorier
M. Roger Duhamel, président du Comité de Publication
M. Jules Labarre, président sortant de charge
Dr Louis-Charles Simard, ancien président
Dr Stéphen Langevin, ancien président

CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Roméo Martin et M. William Houde
Chirurgie dentaire : Dr Gérard Plamondon et Dr Jacques Demers
Droit : Me Paul Galt Michaud et Me Marcel Côté
H.E.C. : M. Jean Nolin et Jean C. Aubry
Lettres : M. Jean Houpert et M. Gérard Aumont p.s.s.
Médecine : Dr Roma Amyot et Dr Emile Blain
Médecine vétérinaire : Dr J.-A. Viau et Dr Joseph Dufresne
Optométrie : M. Edgar Lussier et M. Jean Hotte
Pharmacie : M. René Boudrias et M. Rodolphe Dagenais

Philosophie : M. Gérard Barbeau et Rév. Père Albert Landry, o.p.

Polytechnique : M. Marc Boyer et M. Roland Bureau

Sciences : M. Abel Gauthier et M. Roger Lamontagne

Sciences sociales : M. François DesMarais et M. Albert Mayrand

Théologie : M. l'abbé H.-G. Palardy et M. l'abbé Irénée Lussier

Le président de l'Association générale des étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx,

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette (H.E.C.)

Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.

Aviseurs légaux : Me Roger Brossard, C.R., Me Damien Jasmin, C.R.



COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. Roger Duhamel, Jean-Marie Morin, Dollard Dansereau, Robert Charbonneau, Marcel Raymond.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphen Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbonneau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

SOMMAIRE



Phèdre a-t-elle tué Racine ?	<i>Roger Duhamel</i>	2
Itinéraires scientifiques, II	<i>Léon Lortie</i>	6
Comment je vois Paul Valéry ¹	<i>Rex Desmarchais</i>	11
Littérature américaine	<i>Jacques Mathieu</i>	20
Le Courrier des Lettres	<i>Roger Duhamel</i>	22
Échos et Nouvelles		27

PHÈDRE A-T-ELLE TUÉ RACINE?

Roger Duhamel

Le silence d'un grand écrivain, au sommet de sa carrière, ouvre la porte à toutes les conjectures. Epreuve-t-il une invincible lassitude devant le fossé qui sépare son oeuvre de l'idéal qu'il en avait formé? Se rend-il compte, dans les profondeurs de sa conscience, qu'il ne pourra jamais plus se dépasser lui-même, renouveler les sources de son opulence? Obéit-il à quelques scrupules moraux ou religieux? Autant de questions que les historiens littéraires doivent tenter d'éclaircir. Qu'ils ne se flattent pas toutefois de projeter toute la lumière requise sur les douloureux et étonnants chemine-ments de la pensée humaine. Une part, sans doute la plus mystérieuse, échappe toujours à leur prise.

Le cas Racine a beaucoup fait glo-ser. Après **Phèdre**, il abandonne définitivement la scène. A la demande de Mlle de Maintenon, il y reviendra beaucoup plus tard et donnera **Esther** et **Athalie**, mais ces drames bibliques malgré leurs beautés, ne ressortissent pas à l'originalité propre de son génie. Deux séries d'explications ont été tentées: le dégoût des intrigues provoquées par son triomphe et le désir de revenir à la pratique religieuse. Ces hypothèses, toutes vraisemblables, ne sont peut-être pas limitatives. Tant de

motifs divers peuvent converger vers une même décision dans une conscience d'homme...

On connaît les faits. Une cabale très remuante s'organise pour préparer l'échec de **Phèdre**. Elle comprend des personnages avec lesquels il faut compter: la duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, Mme Deshoulières, le duc de Nevers auxquels s'ajoutent la coterie des Segrais, Boursault, Benserade, Quinault et Cie. Le meilleur moyen de porter ombrage à la gloire encombrante de Racine, ne serait-ce pas de susciter une **Phèdre** rivale? Qu'à cela ne tienne, un cuistre comme Pradon fera tout à fait l'affaire. Ce sera un coup très dur pour Racine. Pierre Brisson nous renseigne très exactement: "La **Phèdre** racinienne jouée le vendredi à l'Hôtel de Bourgogne, celle de Pradon le dimanche à l'Hôtel Guénégaud, la duchesse de Bouillon louant toutes les loges dans les deux théâtres pour les six premières représentations (il lui en coûta quinze mille livres) et laissant vides celles de l'Hôtel de Bourgogne" (1). Nous n'avons aucun mal à croire Valincour, qui rapporte: "Je vis Racine au désespoir". Sa sensibilité est blessée à vif; il a bien tort, car personne ne se laissera prendre à une aussi grossière supercherie.

Racine souffre également de la médiocrité de sa vie privée. Sa liaison avec la Champmeslé, de caractère bas et d'intelligence limitée, lui est devenue un fardeau. Il aspire à reprendre en mains son destin. Il sera bientôt impliqué dans la confuse histoire des poisons et évoquera l'image tragique de la Duparc, morte onze ans plus tôt dans des circonstances pénibles. Il se souvient de ses maîtres de Port-Royal, qui le regardent toujours comme l'enfant prodigue dont ils ne désespèrent pas du retour. Son fils Louis nous renseignera sur la crise de conscience de son père : "J'arrive enfin à l'heureux moment où les grands sentiments de religion dont mon père avait été rempli dans son enfance . . . se réveillèrent tout à coup. Il résolut . . . de ne plus faire de tragédies, et même de ne plus faire de vers". Nous le savons, il veut se faire chartreux. L'avis de son confesseur le dirige plutôt vers le mariage; il épouse une jeune orpheline, Catherine de Romanet, dépourvue de culture et d'imagination. C'est la vie familiale, lisse et exemplaire, d'un grand écrivain repent.

C'est la version vers laquelle incline Sainte-Beuve quand il écrit : "Louis XIV et Port-Royal, voilà les deux grands derniers mobiles de l'âme de Racine, les deux personnages rivaux en lutte dans le cœur qui les voudrait concilier et qu'ils mettent en partage. Il se joue vraiment entre eux une tragédie secrète, en lui". Est-ce bien sûr qu'il y ait entre eux une telle opposition, une aussi insoluble antinomie ? On en peut douter. Un disciple contemporain du maître des **Lundis**, Victor Giraud, entretient les mêmes opinions quand il en vient à rechercher les causes de la renonciation de Racine au théâtre : "De toute évidence, ces vraies causes sont d'ordre essentiellement religieux. La vie, certes, l'avait comblé, mais elle n'avait pas apaisé cette inquiétude que

tout homme né de la femme apporte en venant au monde, que ses maîtres de Port-Royal avaient sagement alimentée, que sa vibrante nature de poète avait entretenue, et que toutes les jouissances du siècle n'avaient pu éteindre . . . En dépit de ses infidélités, de ses ingratitude, de ses caprices, de ses bravades, son âme était restée chrétienne" (2). De son côté, André Rousseaux trouve une ingénieuse explication de son changement de ton par la modification de l'objet de son amour : "Toujours poète de l'amour, Racine s'est donné d'un cœur également sincère à la vérité cruelle de l'amour et à sa vérité lumineuse. Son art, si limpide, n'est au fond que l'expression de cette sincérité absolue" (3). Mais il s'agit là d'une explication littéraire qui laisse intouché le problème fondamental.

Jean Giraudoux va beaucoup plus loin — beaucoup trop loin — quand il nie même le catholicisme de Racine : "Les deux pièces catholiques, **Esther** et **Athalie**, s'expliquent par le catholicisme de Louis XIV et non par celui de l'auteur. Elles ne sont d'ailleurs pas catholiques, elles sont israélites, et jamais Racine n'a plus approché la vérité antique, — biblique en l'espèce — que dans la description de cette grandeur et de ce réalisme des Juifs dont peut-être il n'a pas connu un exemplaire. Pendant toute sa carrière dramatique, la vie religieuse de Racine s'est réduite à cette vague inconscience chrétienne, assez commune d'ailleurs chez les Français, dont le dépôt agit comme un vaccin mais jamais comme un ferment" (4). Vue brillante, mais qui ne paraît guère fondée dans les faits, pour qui connaît l'intense climat religieux de la dernière moitié du XVII^e siècle en France.

Pour ma part, j'incline davantage à croire que les admonestations des So-

litaires ont trouvé, un jour favorable, un écho dans l'âme tourmentée de Racine. Il en est venu à ne plus hausser les épaules en lisant ce passage d'une lettre d'Arnauld contre Desmarets de Saint-Sorlin : "Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicieux. Plus il a eu soin de couvrir d'un voile d'honnêteté les passions criminelles qu'il y décrit, plus il les a rendues dangereuses et capables de surprendre et de corrompre les âmes simples et innocentes. Ces sortes de péchés sont d'autant plus effroyables qu'ils sont toujours subsistants, parce que ces livres ne périssent pas, et qu'ils répandent toujours le même venin dans ceux qui les lisent" (5). Le passage est terrifiant, d'un rigorisme impitoyable ; mais c'est le ton même de Bossuet sur le même sujet.

Un professeur au Collège de France, M. Jean Pommier, a voulu reprendre tout le débat (6). Il le ramène à des proportions plus courantes, il réduit la crise à des conjonctures tout à fait humaines. 1677, c'est l'année de **Phèdre**, c'est l'année du mariage de Racine, c'est aussi celle de sa nomination, avec Boileau, au poste d'historiographe du roi. Le duc de Nevers, dans une Epître, écrit :

A présent de la rime abandonnant
[les lois...
Et sortant tout à coup de l'ordre
[poétique,
Ils entrent étrangers dans le monde
[historique.

Mais Racine **devait-il**, de par ses nouvelles fonctions, tourner définitivement le dos à la poésie ? Dans une lettre du 13 octobre 1677, Madame de

Sévigné souligne que le roi a commandé aux deux poètes **de tout quitter** pour son service. On s'explique mal cette exigence, car Louis XIV n'ignorait pas la gloire que son règne retirait de l'oeuvre de Racine. Le même mois, on peut lire au **Mercur** : "On tient (et c'est un bruit qui se confirme de toutes parts) qu'un de nos plus illustres auteurs renonce au théâtre pour s'appliquer entièrement à travailler à l'histoire". L'auteur exquis de **la Princesse de Clèves**, Madame de La Fayette, écrira sans ambages au lendemain d'**Esther**, en rendant hommage à Racine : "Le meilleur poète du temps que l'on a tiré de la poésie où il est inimitable pour en faire, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable". Il semble donc qu'auparavant des pressions s'étaient exercées sur Racine ? Enfin, citons ce mot de Valincour au roi, après la mort de Boileau : "Sire, M Despréaux vient de mourir, et m'a remis en mourant tous les papiers qui ont rapport à l'histoire de votre glorieux règne... Il m'a recommandé en mourant de dire à Votre Majesté qu'il était très fâché de ce que lui et M. Racine avaient été chargés d'un travail si contraire à leur génie qui n'était que pour les vers". Pourquoi Racine aurait-il donc accepté un emploi qui le privait de faire des tragédies ? Peut-être y était-il poussé par le souci d'une situation rémunératrice, lui qui devenait chef de famille et de famille nombreuse ? Mais, encore un coup, ce n'est là que déplacer le problème sans le résoudre, parce que personne n'obligeait Racine à prendre femme et à se ranger, bref à assumer de nouvelles obligations.

Que Racine ait été un fonctionnaire zélé, même entaché d'une certaine courtisannerie, cela ne fait pas de doute. Que ses fonctions d'historio-

graphe lui aient enlevé le loisir d'écrire des pièces, c'est également vrai. Comme son collègue Boileau, écrivant en 1683 : "Si l'histoire ne m'avait point tiré du métier de la poésie, je ne me sens point si épuisé que je ne trouvasse des rimes pour répondre... Mais puisque la poésie m'est en quelque sorte interdite..." Interdiction de quelle nature ? De fait, vraisemblablement. Et Racine, qui porte à Louis XIV une vénération indéfectible, n'est pas homme à négliger son service et à se livrer à une activité incompatible, même si elle lui a longtemps tenu à coeur. De là à affirmer, comme le fait l'abbé Bremond, qu'"écrire l'histoire du Roi n'amusa pas moins Racine que de composer des tragédies", c'est laisser entendre que le théâtre racinien n'a été pour son auteur qu'une amulette sans conséquence, qu'il ne s'y est pas personnellement engagé, comme on aime à dire de nos jours. A mon avis, il serait plus juste de penser que Racine, plus subtil que Corneille, a refusé de s'entêter contre la vogue changeante et qu'il a compris à temps que la faveur du public — et celle du roi aussi — s'orientait vers l'opéra d'un Quinault et d'un Lulli. Il serait assez dans sa manière, prudente et hautaine, qu'il se fût retiré avant de connaître une désaffection dont il eût durement souffert.

Le silence de Racine : les causes peuvent en être multiples. La cabale de **Phèdre**, c'est indiscutable, l'a profondément blessé, mais il se fût remis de cette épreuve, qui n'était pas la première. Il est plus plausible de penser qu'à l'âge de trente-huit ans, après une vie passionnelle semée d'orages, il ait éprouvé le besoin de faire retour en lui-même. C'est à ce moment qu'il se serait souvenu de l'enseignement de Port-Royal, qu'il avait passablement malmené au temps de sa jeunesse agressive et rieuse, et qu'il aurait eu le désir d'épouser une honnête fille et de fonder un foyer. Pour y atteindre, il lui fallait, de toute évidence, abandonner le milieu, fort libre, des gens de théâtre. Une situation honorable et lucrative s'offrait à lui, il s'y est donné avec joie. Et telle qu'il l'abandonnait, son oeuvre était assez haute pour défier devant la postérité tous les Pradons de la terre. Ainsi s'expliquerait le silence de Racine, qu'il n'a rompu que pour agréer à Madame Louis XIV...

-
- (1) Pierre Brisson, **Les deux visages de Racine**, chez Gallimard, Paris 1944, p. 177. Toute l'analyse de Brisson, subtile et nuancée, est à retenir.
 - (2) Victor Giraud, **La critique littéraire**, chez Aubier, Editions Montaigne, Paris 1945, p. 114.
 - (3) André Rousseaux, **Le monde classique**, chez Albin Michel, Paris 1941, p. 109.
 - (4) **Tableau de la littérature française**, ouvrage rédigé en collaboration, chez Gallimard, Paris 1939. Article de Jean Giraudoux sur Racine, p. 155.
 - (5) Cité par V. Giraud, op. cit., p. 111-2.
 - (6) Jean Pommier, **Le silence de Racine**, dans la **Revue de Paris**, livraison de novembre 1946, pp. 122 à 131.

ITINÉRAIRES SCIENTIFIQUES—II

Léon Lortie

Docteur en Sciences physiques
Professeur à la Faculté des Sciences

On croirait que Londres, l'été dernier, fut la capitale du monde scientifique. C'est peut-être un cas de déformation professionnelle qui nous fait tout voir sous cet angle et négliger nombre d'événements importants. Mais dans notre univers un peu fermé, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer le grand nombre de conférences, de congrès, de réunions scientifiques tenus en juin et juillet sur les bords de la Tamise. Il y eut d'abord la Conférence impériale des Sciences de la Royal Society. Elle était à peine terminée que commençait la Conférence officielle des Sciences. Pendant que la plupart des délégués du Commonwealth assistaient aux réunions de cette conférence, d'autres se mêlaient aux savants de vingt pays qui s'assemblaient, toujours sous l'égide de la Royal Society, pour célébrer le troisième centenaire de la naissance de Newton. En fin de semaine, nous assistions à la reprise des réunions annuelles de l'Association britannique pour l'Avancement des Sciences. Modeste reprise, car la réunion n'a duré que deux jours dont l'une fut consacrée à une excursion, presque un pèlerinage, à la maison de campagne de Charles Darwin. L'Union internationale des Sciences recommence ses travaux et, le mercredi matin, nous participions, mon collègue Gagnon et moi, aux délibérations de l'Union internationale de la chimie.

Et ce n'est pas tout car nous avons rencontré, à la Société des Savants étrangers, l'ancien montréalais Louis Rapkin qui s'est créé une situation enviable parmi les savants français. Comme nous nous étonnions, avec plaisir, de sa présence à Londres, il nous apprit qu'il était venu avec plusieurs autres savants français pour prendre part à toute une série de réunions scientifiques organisées pour les bio-chimistes et les physiciens des rayons-X tandis que, sous les auspices de l'UNESCO, les physiologistes et les nutritionnistes se réunissaient eux aussi. Parmi ces derniers, se trouvait le professeur Henri Simonnet, que nous avions le plaisir de rencontrer l'hiver dernier à Montréal.

Tout cela se passe paisiblement dans une ville dont l'activité normale n'est aucunement troublée par cette invasion de savants étrangers. La presse de Londres mentionne à peine l'existence de ces réunions et le peuple se presse dans les rues pour saluer Lord Montgomery qui s'en va au Guildhall recevoir le titre de citoyen de la Cité. Comme le peuple de Londres, je me suis rendu dans Fleet Street pour le voir passer dans son beau carrosse. Pourtant, il est une de ces manifestations scientifiques dont la presse de Londres a voulu signaler l'existence. C'est la commémoration du tricentenaire de Newton. Il était tout

naturel qu'on fit écho à ces cérémonies en l'honneur d'un des fils les plus célèbres de l'Angleterre.

Il revenait à la Société Royale d'organiser cette célébration dans son bel hôtel de Burlington House car Newton, qui en fut le président de 1703 à 1727, est la plus grande illustration que puisse revendiquer une société scientifique. Grâce à lui, la jeune société, qui ne recrutait à ses débuts que de rares savants véritables, profita presque sans limite d'une notoriété qui ne fit que grandir avec les années.

Les fêtes commencèrent le lundi matin pour se clôturer le vendredi soir. Tour à tour, dans la séance d'ouverture, les quelque cent quarante délégués des grandes sociétés savantes vinrent présenter leurs hommages au successeur actuel de Newton, Sir Robert Robinson, et déposer des adresses où le mérite du génial auteur de la loi de la gravitation universelle est de nouveau exalté. Quelques-unes de ces adresses sont des oeuvres d'art richement enluminées, reliées même en beau cuir rouge. Celle des Indes est contenue dans un superbe coffret de bois précieux incrusté de nacre. Les délégués de l'U.R.S.S. offrirent en outre une édition des oeuvres de Newton traduites en russe et un volume de mémoires spécialement offerts en hommage à la mémoire du grand savant anglais.

Avec tout le cérémonial des vieilles maisons d'Angleterre, les délégués défilèrent devant le président qui avait en face de lui la masse d'honneur que Charles II, son royal fondateur, donna à la société en 1663. Un huissier, portant cravate et plastron blancs sous sa redingote rouge, annonçait chacun des délégués. Bien des noms étrangers furent défigurés, mais les noms les

plus célèbres de la science contemporaine firent vibrer l'air de la bibliothèque où avait lieu la cérémonie. Le Danemark avait délégué Niels Bohr, dont le nom fut applaudi ; la France comptait parmi ses représentants, Emile Borel et Paul Langevin, emprisonnés par les Allemands pendant l'occupation de leur patrie, le professeur Jacques Hadamard, qui visita le Canada au cours de la guerre, le professeur Gaston Julia, grand mathématicien et grand blessé de la guerre de 1914-18, le duc de Broglie, prix Nobel de physique, le professeur Dangeois, le géologue de Margerie, beau vieillard qui reçut lui aussi les acclamations de l'assistance. La Russie avait quatre délégués dont les noms furent salués d'une façon particulière parce que c'était la première fois que des savants soviétiques participaient, en Angleterre, à une manifestation publique depuis le départ du professeur Kapitzka en 1934.

Un nom n'apparaissait pas dans la liste des délégués. Celui qui le porte n'appartient plus à aucun pays et l'huissier nous surprit donc lorsqu'il annonça "No country, le professeur Max Planck". Le petit homme tout courbé, un vieillard de 85 ans, fut conduit vers le président tandis que les applaudissements de tous accompagnaient sa pénible ascension vers la tribune présidentielle. On pourra penser que cet hommage s'adressait surtout au savant que le nazisme força de s'exiler, au père qui pleure un fils mort dans un infâme camp d'internement civil. Tout cela est vrai, tout cela montre que les savants compatissent à la douleur d'un collègue si cruellement éprouvé ; cela rappelle que les savants furent les adversaires les plus irréductibles, parce que réfléchis, du racisme nazi, mais il y a plus que cela : chacun des assistants re-

connaissait en Max Planck l'homme qui, vers la fin du siècle dernier, orienta la science dans une direction qui, au premier coup d'oeil, paraît diamétralement opposée à celle où Newton, deux siècles plus tôt, l'avait si bien engagée. Max Planck est en effet l'auteur de la théorie des quanta qui servit à Einstein et à Bohr pour rejeter la conception classique de la continuité de l'énergie. Mais en y regardant de plus près on constate aussi que Planck remit en honneur une théorie de Newton qui, après avoir régné sans conteste pendant plus de cent ans, fut abandonnée par les savants du 19^{ième} siècle. Newton avait en effet proposé ce qu'on appelle la théorie corpusculaire de la lumière. Après 1825, la théorie ondulatoire de la lumière, conçue d'abord par Huyghens, fut reprise par Young et par Fresnel et supplanta complètement celle de Newton. Les quanta de Planck s'apparentent aux corpuscules de Newton et quand Bohr s'en servit lui aussi pour expliquer la structure de l'atome, on crut que la conception du grand savant anglais allait de nouveau s'imposer. Elle se partage aujourd'hui la faveur des physiciens avec la théorie de Huyghens depuis que le duc de Broglie, par sa théorie de la mécanique ondulatoire, réussit à concilier les deux points de vue qu'on croyait irréductibles.

Il était donc émouvant de voir rassemblés pour célébrer Newton trois de ceux qui ont le plus contribué à façonner la physique mathématique du demi-siècle écoulé depuis les premiers travaux de Max Planck. La présence de Heisenberg et d'Einstein aurait complété le groupe de ces géants de la pensée scientifique contemporaine.

De savants conférenciers nous ont raconté la vie de Newton et commenté

son oeuvre. Sans vouloir faire de parallèle ni établir de palmarès, les deux plus vivantes de ces conférences furent celles du professeur Andrade et du professeur Hadamard. J'ai prononcé "Andrède", comme tout le monde le fait ici, mais j'aurais dû prononcer "Andradé" car ce nom est d'origine portugaise et notre conférencier s'appelle Da Costa Andrade. On sentait bien que du sang latin coule dans les veines du professeur Andrade qui est un fervent admirateur de Newton. C'est ce qui le rendait si vivant et nous retint pendant plus d'une heure sous le charme de sa parole et de ses gestes. Car il gesticulait, chose que ne se permettent presque jamais les conférenciers anglais dont le souci du décorum est poussé jusqu'à la plus parfaite impassibilité; Andrade n'était pas impassible et il nous a communiqué son enthousiasme pour le sujet qu'il traitait avec tant d'amour et de conviction.

Sous les oeuvres, le conférencier voulut nous faire découvrir l'homme qu'était Newton. L'oeuvre est celle d'un de ces génies qu'on appelle romantiques parce qu'elle est toute accomplie pendant la jeunesse de son auteur. Les trois grandes parties de cette oeuvre sont la découverte de la nature de la lumière, l'invention du calcul infinitésimal et la grande loi de la gravitation universelle qui n'est qu'un aspect de ce qu'on appelle les mécaniques newtoniennes. C'est pendant les vacances forcées que lui imposa la peste ravageant l'Angleterre en 1665, que Newton conçut ces trois chefs d'oeuvre. Il n'avait donc pas encore 25 ans. Le reste de sa vie scientifique, dont la période créative fut relativement courte si sa vie entière durera 85 ans, fut consacré à l'élaboration et à la diffusion de ce qu'il venait de découvrir. Newton n'a pas exploité ses découvertes. Bien au contraire, quand

on lit ses oeuvres, où bien souvent il ne donne aucune preuve de ses démonstrations, il faut supposer qu'il possédait, pour arriver aux solutions qu'il propose, la connaissance de toute une partie du calcul que découvrirent après lui les auteurs du 18^{ième} siècle. Il détestait publier ses trouvailles car il disait qu'en faisant connaître ses théories il devenait leur esclave condamné à les défendre. Aussitôt qu'il le put, il abandonna l'enseignement et accepta le poste, qu'il avait d'ailleurs lui-même demandé, de Maître de la Mormaie. Si bien que, dans les trente dernières années de sa vie, il consacra tout son temps à l'exercice de ses fonctions administratives et de président de la Royal Society.

La gloire de Newton est durable malgré l'avènement de la théorie de la relativité. Il serait injuste et faux de prétendre que l'oeuvre d'Einstein jette dans l'ombre celle de son devancier. Si on se reporte à l'époque où vécut Newton on voit mieux quelles sont les proportions de cette oeuvre gigantesque dans les trois domaines où s'exerce l'activité de son auteur. La connaissance de la nature de la lumière a rendu possible, par le spectroscope, l'étude de la nature des astres ; la loi de la gravitation universelle permettait d'expliquer les mouvements des planètes et d'en découvrir de nouvelles ; la découverte du calcul infinitésimal donnait à la science un instrument de travail capable de réduire tous les phénomènes physiques à des équations mathématiques. Tout cela se produisit d'un seul coup et la science a vécu plus de deux siècles en exploitant cet héritage. La science nouvelle d'Einstein, de Planck et de Bohr ne rejette pas cette science newtonienne ; elle la complète, en un sens, et elle n'aurait même pas été possible si Newton n'eût d'abord découvert les

belles lois qu'il nous a révélées. Ce que cette science remplace, en regardant l'univers sous un nouvel angle à quatre dimensions, c'est la conception mécanique de tous les phénomènes qu'on avait crue possible en s'appuyant sur les vues de Newton. Mais Newton lui-même était l'ennemi des hypothèses et jamais il n'avancéait quoique ce fût sans utiliser les circonlocutions et les précautions oratoires les plus propres à bien montrer qu'il n'avancéait rien dont il ne fût sûr. Mais si grand qu'il fût, Newton ne pouvait prévoir les découvertes que devaient faire Oersted, Ampère, Faraday, Clerk, Maxwell dans le domaine de l'électromagnétisme. Pendant longtemps, les méthodes et les concepts newtoniens servirent à représenter par des modèles mécaniques les phénomènes de plus en plus compliqués dont s'enrichissait la science. Mais vint enfin le moment où l'instrument forgé par Newton se révéla incapable d'interpréter les faits nouvellement découverts. C'est alors que surgit la nouvelle physique fondée sur des principes révolutionnaires. Autres temps autres méthodes. Doit-on rendre Newton responsable de n'avoir pu expliquer ce qu'il ne pouvait même pas connaître ? La science nouvelle ne se borna pas à décrire mathématiquement les découvertes les plus récentes de la physique. Elle jeta un nouveau jour sur la nature tout entière, sans pour cela renoncer à ce qu'il y avait de bon et de durable dans la science ancienne.

Cette conception moderne de la physique nous a valu des conquêtes incomparables. Sans elle nous ne saurions rien de la nature des électrons, nous ne saurions interpréter les phénomènes de la radio-activité, nous ne pourrions utiliser la radio comme nous le faisons aujourd'hui, nous ne pourrions même pas supposer qu'on uti-

lisera un jour l'énergie intra-atomique non pour détruire le monde mais pour son plus grand bien. Tout cela n'empêche pas la loi de Newton de rendre encore d'inappréciables services. Il n'y a pas dix ans, elle rendait possible la découverte de la planète Pluton. Cela n'empêche pas non plus, comme le faisait remarquer Niels Bohr, que la loi fondamentale de l'action et de la réaction, énoncée elle aussi par Newton, soit la pierre angulaire de la physique la plus avancée.

La célébration du 3ème centenaire de Newton est une occasion propice de faire un inventaire de nos connaissances. Nous pourrions trouver dans les écrits du grand homme plusieurs passages qui traduisent à merveille les impressions que nous ressentons en ce moment. Newton était d'une modestie qui convient bien à la grandeur de son esprit. Il disait par exemple qu'il n'avait pu voir plus loin que les anciens que parce qu'il s'était hissé sur les épaules de ces devanciers. N'est-il pas vrai aussi que les savants mo-

dernes sont eux-mêmes redevables à Newton de leur sevir de piédestal ? L'angle nouveau sous lequel ils voient l'univers n'est grand que parce que Newton leur a rendu possible l'ascension de cimes qui lui étaient inaccessibles.

Vers la fin de sa vie, Newton écrivait ces lignes révélatrices qui l'apparentent à saint Augustin essayant de comprendre le mystère de la Sainte-Trinité : "Je ne sais ce que je puis paraître au monde, mais pour moi, il me semble que je n'ai été que comme un enfant jouant au bord de la mer, m'amusant à trouver un caillou mieux poli, un coquillage plus beau que l'ordinaire tandis que le grand océan de la vérité s'étend inexplo- ré devant moi". La science moderne, malgré ses incontestables réussites, voit devant elle tout un monde qui lui est impénétrable parce que le raffinement des méthodes scientifiques lui a fait reconnaître qu'elle aboutit en définitive à l'incertitude, comme l'a montré Heisenberg.



COMMENT JE VOIS PAUL VALÉRY ⁽¹⁾

Rex Desmarchais

C'est par un arbitraire forcé et en raison de l'infirmité malheureuse de notre esprit que nous distinguons l'écrivain de son oeuvre ; et que nous établissons des divisions dans l'ensemble de cette oeuvre. La vie réelle (dont le mystère nous échappe totalement) ignore tout de ces partages et de ces classifications. L'intelligence et la sensibilité collaborent à l'oeuvre commune en d'insaisissables échanges ; l'esprit agit sur le corps, qui réagit sur l'esprit ; le coeur subit l'influence des sens qui sont soumis à l'action du coeur. Au-dessus (ou ailleurs) le cerveau s'en mêle et ajoute ses éléments à la complexité du problème humain. Tout ce qu'il y a en l'homme agit au même instant et dans le même sens. Pour **paraître** comprendre cette incompréhensible action, nous avons imaginé une foule de divisions et une multitude de noms qui masquent, couci couça, notre ignorance.

Si j'étais biographe d'un grand écrivain, je ferais comme font tous les biographes, connus ou obscurs : d'abord j'exposerais la vie de mon modèle dans la mesure où il m'est possible de la connaître ; puis, j'étudierais son oeuvre ; enfin, je m'efforcerais, grâce aux documents que j'aurais en main et aux

hypothèses que me permettrait mon ingéniosité, je m'appliquerais dis-je, à montrer les relations et les liaisons de nécessité ou de convenance qui existent entre l'homme et l'oeuvre. Si l'écrivain a cultivé plusieurs genres littéraires, j'examinerais successivement ses réussites ou ses échecs dans chacun de ces genres.

Ainsi, dans le cas de Valéry, je serais fort tenté de diviser ma biographie entre les têtes suivantes de chapitre : **L'essayiste et le moraliste, Le poète, L'explorateur des opérations de l'intellect, Le philosophe malgré tout. L'esprit étincelant et irréductible.** A ces cinq chapitres, j'en ajouterais un sixième en guise de conclusion : **Hypothèses sur les secrets de Valéry.** Cette division de la vie de Valéry me paraît assez conforme à ce que nous savons de notre héros. Je ne manquerais pas d'indiquer, à l'occasion, au cours de l'ouvrage, combien elle est arbitraire et nécessaire par les exigences de la biographie.

* * *

Paul Valéry, s'il est devenu plus tard, le plus Parisien des Parisiens est né en province et il a passé sa jeunesse dans un milieu éloigné de la capitale.

Est-ce au fait de ses origines provinciales qu'il doit sa rare faculté d'attention, de réflexion poussée à l'extrême, de méditation quasi mystique ?

Valéry, lycéen provincial, a rencontré fortuitement le Parisien Pierre Louys. Une amitié se noue et une active correspondance s'établit entre les deux jeunes amis. Valéry écrit des vers. Ce n'est pas là une originalité extraordinaire de la part d'un lycéen. Il vient à Paris et, guidé par son ami Louys, il pénètre dans les jeunes et combattifs cénacles littéraires de la capitale. C'est là, et à cette période de sa vie qu'il rencontre André Gide. Leur amitié de jeunesse se prolongera durant plus d'un demi-siècle, jusqu'à la mort de Valéry en 1944. Il serait d'un vif intérêt de savoir quelles influences cette longue amitié a exercé sur l'un et l'autre écrivain, réciproquement. Les caractères et les tempéraments étaient profondément dissemblables. A u t a n t qu'il est permis d'en juger par les confidences et les aveux du **Journal** de Gide, celui-ci a souffert jusqu'au tourment de l'ironie cinglante et du goût de rigueur intellectuelle de son ami. A diverses reprises, il note dans son **Journal** ses rencontres avec Valéry. Il dit combien il l'admire et combien il sort moulu et découragé de leurs entretiens. On imagine sans peine que Valéry coupait, par de dures négations et de cruelles railleries, les élans de sensibilité et les mouvements d'enthousiasme de l'auteur des **Nourritures terrestres**. Gide s'est très bien et finement défini lui-même lorsqu'il a dit qu'il y avait en lui un enfant qui voulait s'amuser et un pasteur protestant qui le morigénait. En Gide, l'enfant et le pasteur n'ont jamais cessé de se quereller. Ce mélange de puérilité et d'austérité ne trouvait pas grâce aux yeux de Valéry. D'une remarque caus-

tique, il tranchait net les brûlantes ferveurs de son ami. Un des plus frappants contrastes entre les deux hommes, c'est l'attitude de chacun d'eux à l'égard de Dieu. Gide, formé dans un milieu protestant et lecteur forcené de la Bible, est véritablement un obsédé de Dieu. Soit qu'il le nie et le blasphème, soit qu'il l'invoque et qu'il l'implore, il se montre toujours préoccupé de lui. Dans l'oeuvre gidienne, l'acte de foi et la négation se balancent et toutes deux sont le signe d'une inquiétude essentielle, déchirante, et qui n'a jamais laissé de répit à Gide. Plusieurs pages de ses livres étalent son anxieuse recherche de la divinité et montent comme un cri, comme un appel désespéré et émouvant, vers la face voilée de Dieu. Le monde catholique, (qui ne déteste pas de s'amalgamer les hommes célèbres,) pourra toujours dire que Gide lui appartient par son inquiétude spirituelle et son inlassable quête métaphysique. Au contraire, on éprouvera d'insurmontables difficultés à soutenir que Valéry était inquiet du divin et que les questions métaphysiques l'agitaient, le troublaient.

Je viens de relire d'affilé, tous ses ouvrages. J'avoue qu'un des sujets d'étonnement que m'a donné cette lecture, ce fut de ne pouvoir y relever une seule fois ni le nom de Dieu ni l'ombre d'une inquiétude spirituelle. On croirait qu'il s'agit d'un parti pris invincible de dédain et de silence. Il arrive que Valéry, dans ses poèmes ou dans ses écrits en prose, écrive : **les dieux** ou **le Dieu** (très rarement, d'ailleurs). Mais, dans chacun de ces cas exceptionnels, il est manifeste qu'il s'agit des dieux de la mythologie ou de l'instinct passionné qui est en chacun de nous. Dire d'un homme que le dieu l'habite, cela signifie, tout simplement, qu'il est en proie à une passion irrésistible.

Ici, nous avons la liberté de former toutes les hypothèses que nous propose notre imagination. J'imagine parfois que Valéry présentait ce phénomène, rare dans une civilisation pétrie par deux millénaires de christianisme, d'une âme authentiquement païenne : il ne comprenait rien au Dieu chrétien, à la recherche et à l'inquiétude qu'il provoque chez les meilleurs esprits informés par le christianisme. Le problème qui est essentiel pour nous ne se posait pas, n'existait pas pour lui. Les vieux Grecs de bonne société et de haute culture ne croyaient aucunement aux dieux de leur mythologie et il leur était bien impossible de concevoir le Dieu des chrétiens. Ils faisaient mine de croire aux dieux officiels, bons pour la pâture de la plèbe, et eux, ils se contentaient intérieurement d'une sage acceptation nommée stoïcisme. On peut se demander si, quant à l'aspect métaphysique de sa personnalité, Valéry n'était pas un de ces anciens Grecs égaré dans notre temps ? En tout cas, il considère comme un problème insoluble (et donc indigne d'intérêt pour l'esprit humain) le problème des commencements énigmatiques et des fins mystérieuses de la destinée humaine. Selon lui, un problème qui n'a pas de solution possible ne saurait intéresser que les esprits superficiels et les fabricants professionnels de phrases creuses.

A ce propos, on a voulu établir des rapprochements entre Valéry et Vigny. On a même rappelé les vers éclatants et blasphématoires, intitulés **Le Silence**, qui couronnent le poème **Le Mont des Oliviers**. Le Christ, ici, représente l'humanité, angoissée jusqu'à la sueur de sang par l'inconnu, et qui supplie le Ciel de répondre par un signe sensible à son appel de détresse. Mais le Ciel demeure noir et invinciblement muet. Alors, devant ces ténèbres d'en-

haut et ce silence inexpugnable, le poète, porte-parole de la race des hommes, s'écrie :

"S'il est vrai qu'au Jardin sacré des
 [Ecritures,
 Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit
 [rapporté ;
 Muet, aveugle et sourd au cri des
 [créatures,
 Si le Ciel nous laissa comme un monde
 [avorté,
 Le juste opposera le dédain à l'ab-
 [sence
 Et ne répondra plus que par un froid
 [silence
 Au silence éternel de la Divinité.

Je crois que le rapprochement Valéry-Vigny ne peut être reçu tel quel et qu'il demanderait des éclaircissements, des distinctions. Vigny, tout en réagissant contre l'ambiance romantique, la subissait. A la fin de **La Mort du Loup** et en conclusion du **Mont des Oliviers**, il voulait bien recommander le silence comme seule, grandeur authentique permise à la misérable condition humaine. Mais, **auparavant**, avant d'atteindre à ce dédaigneux et fier silence, il avait déroulé les amples et harmonieuses strophes de ses poèmes. Somme toute, le silence ne venait qu'après épuisement du sublime bavardage. Vigny, avant de conseiller de se taire, avait longuement et mélodieusement sacrifié au démon romantique.

Valéry, lui, appartient à une époque qui se distingue par son esprit de critique et, spécifiquement, de critique ironique, railleuse. Il ne magnifiera pas en cinquante strophes (d'ailleurs très belles) la splendeur et l'orgueil du silence. Tout simplement, il se taira. Il ne se donnera la peine de mentionner ni Dieu ni l'inquiétude que soulève le mystère de la destinée humaine. Il se passionnera pour autre chose, il parle-

ra d'autre chose, il attaquera de toute son énergie et de toute son intelligence en armes les problèmes difficiles mais qu'il estime solubles, à la mesure des prises de l'intelligence.

Tout problème qu'il juge interdit à une solution satisfaisante, il l'ignore ou bien il veut, consciemment et efficacement, l'ignorer. Il nous est loisible d'exposer une seconde hypothèse : Valéry n'était pas authentiquement une âme païenne, une nature de vieux Grec philosophe. Son silence à l'égard de Dieu et de l'inquiétude métaphysique est le résultat d'une attitude consciente, voulue, soutenue sans la moindre défaillance. Il est visible que Valéry a été un homme agacé, et fortement, par un certain cabotinage qu'il observait autour de lui. Il est curieux de voir comment certains hommes, d'une sensibilité vive et sévèrement contenue, réagissent à la médiocrité commune qui les circonvie et les pique d'incessants aiguillons. Il est permis de croire, bien que nous manquions de témoignages positifs à ce sujet, que le pasteur protestant qui était en Gide a prodigieusement ennuyé Valéry à propos de Dieu et du mystère inquiétant de la destinée de l'homme. Excédé, Valéry aurait pu se dire : "Moi, jamais je ne soulèverai cette question dans mes livres." Et il s'en serait héroïquement tenu à sa résolution. Dans les deux volumes de **Tel quel**, qui constituent un curieux journal de Valéry, j'ai été frappé par une brève notation qui s'énonce à peu près comme suit : les Indous se convertissent pour avoir une culotte et les écrivains français pour entrer à l'Académie. La remarque n'est pas sans malice et elle a tournure de boutade. Mais n'oublions pas que les boutades, sous leur forme désinvolte, livrent des aperçus sur la pensée secrète et l'intime persuasion de celui qui les profère. Il se produit souvent qu'elles renferment

aussi, comme les paradoxes, une bonne part de vérité. L'erreur, c'est de les prendre pour des vérités absolues et les tirer dans le sens de nos propres parti pris. Valéry, lorsqu'il voyait certains de ses collègues et de ses confrères en littérature se convertir par vil calcul et bas intérêt, a pu se dire qu'il pourrait être d'un caractère fier et d'une originalité fidèle à soi-même de ne pas sacrifier à cette mode rémunératrice. La meilleure façon d'attirer le succès et les honneurs, c'est parfois de leur tourner le dos — ou de paraître leur tourner le dos. Mais c'est là une attitude que craindront toujours les gens vulgaires.

Quoiqu'il en soit de l'attitude de Valéry à l'égard de Dieu et des préoccupations métaphysiques, je n'ai fait ici que formuler des hypothèses. La plus vraisemblable, c'est que notre héros était parfaitement sincère dans son scepticisme et qu'il était de nature vraiment païenne. Inutile de nous le cacher, les railleries de Valéry contre le surnaturel et la religion sont aussi nombreuses que constantes dans l'ensemble de son oeuvre. J'en extrairai une seule, mais que je trouve significative, d'un de ses derniers livres : **Mélanges**. Il y écrit, entre plusieurs notes sur les sujets les plus divers : — "Un objet, un jour, ne tomba pas. Il demeura, seul de son espèce, suspendu à un mètre du sol. Personne n'y comprend rien. On construisit un temple autour de lui." Le trait final n'est pas que malicieux. Il me semble le fond même de la pensée valérienne sur le surnaturel : l'homme a tendance à diviniser, à édifier tout ce qu'il ne comprend pas, tout ce qui l'étonne et, par conséquent, l'effraye. La croyance au surnaturel est fille de l'ignorance et de l'effroi. Corollaire : plus l'ignorance et sa conséquence : la crainte, disparaîtra, plus le surnaturel perdra de sa raison d'être.

Nous verrons tout à l'heure que si Valéry n'a pas attaqué de front l'Eglise et ses dogmes, il a dépensé le meilleur de son effort à réduire l'instinctif et l'irrationnel dans les domaines qu'il estimait siens : ceux de l'inspiration littéraire et, singulièrement, de l'inspiration poétique.

Il n'est pas sans intérêt de constater avec quelle violence mal retenue Valéry a pris parti contre Pascal. Un de ses récents biographes, Aimé Lafont, dans un intéressant ouvrage : **Paul Valéry, l'homme et l'oeuvre**, a intitulé l'un de ses chapitres majeurs : **L'Anti-Pascal**. L'auteur de l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci, le critique perspicace de Vinci, de Descartes, de Poe et de Mallarmé ne pouvait qu'être séduit par la vigueur d'intelligence de Pascal, savant et géomètre. Mais ce qu'il ne pardonne pas à l'une des plus fortes têtes humaines, c'est sa démission intellectuelle, sa peur de la damnation janséniste et sa fuite éperdue dans la foi mystique. Ici, Valéry retrouve, même contre Pascal, sa faculté de cruelle raillerie. Il plaisante féroce ment le savant démissionnaire qui cousait, dit-il, des petits papiers mystiques dans la doublure de son pourpoint et qui s'effrayait du silence éternel des espaces infinis. Au lieu de s'en effrayer, il aurait été plus digne de lui d'essayer d'y comprendre quelque chose, dit tranquillement Valéry. Aimé Lafont, en dépit de toute son affection et admiration pour son modèle, n'ose pas lui donner raison contre Pascal, c'est-à-dire contre l'aspiration la plus chevillée à l'humaine nature. Il indique que, selon lui, l'attitude adoptée par Valéry envers Pascal marque le point extrême, la limite dernière de l'intelligence valérienne. Intelligence aussi pénétrante que large mais absolument fermée par en haut à toute ouverture d'évasion vers le surnaturel et le mysticisme. Par-

venu à cette frontière ultime où la terre manque au pied de l'explorateur, où il ne lui reste plus que l'alternative de l'immobilité ou du plongeon, yeux fermés, dans l'inconnu, Valéry oppose un refus catégorique, un "Non, je ne plongerai pas" qui ne sont pas sans courage et sans beauté — même si nous, catholiques, nous ne pouvons que les condamner. Essayons de comprendre et d'admettre ceux qui ne nous ressemblent pas. Les héros de l'intellect — selon un mot cher à Valéry — ne sont ni les plus communs ni les plus méprisables des hommes. Dieu pardonnera sans doute à Valéry d'avoir fait un loyal et intransigeant usage de l'intelligence qu'il lui avait donnée. Il existe probablement bien des moyens de rendre hommage à Dieu et de s'efforcer de lui ressembler. L'orgueil serait peut-être un de ces moyens, qui sait ? Qui sait ! Personne ne sait grand chose sur ces sujets-là. Il est difficile et, vraisemblablement outrecuidant, de présumer du regard de Dieu et de son jugement sur la comédie humaine et sur ses acteurs infiniment variés. Taire le nom de Dieu et l'envelopper de silence en un temps où les historiens et les calculateurs innombrables le profanent par un abus désolant, c'est peut-être une des meilleures manières de le respecter et de l'honorer.

L'oeuvre complète de Valéry, publiée par **La Nouvelle Revue Française**, comprend douze volumes. Ce n'est pas une production considérable pour un écrivain français qui est mort à l'âge de 73 ans. Sauf un recueil de poésies, contenues en un seul volume, et l'étonnant **Monsieur Teste**, les dix autres ouvrages se composent uniquement d'essais. Quelques-uns, tels **Eupalinos ou l'architecte**, **L'idée fixe ou deux hommes à la mer**, sont des essais dialogués. Le dernier ouvrage de Valéry **Mon Faust**, et qui parut après sa mort,

a vaguement la forme dramatique. Les vers s'y mêlent à la prose et l'ensemble peut donner l'impression d'un splendide feu d'artifice de l'esprit. On a dit qu'il s'agissait du testament spirituel de Valéry. Le livre est digne de l'être. Les plus hautes qualités de l'écrivain s'y épanouissent dans une magnifique liberté : son esprit étincelant y vêt d'une parure de pierres la nudité des plus rudes vérités et du refus décisif. Valéry ne flanche pas devant la mort prochaine. Il la considère du même regard aigu, froid, ironique, curieux, méprisant dont il n'a cessé de regarder la vie. L'approche de ses derniers jours, la certitude de la mort qu'il sentait le frôler ne l'ont pas changé, n'ont entamé en rien le diamant de son intellect, ce désir de comprendre et de pousser sa pensée jusqu'au bout qui est son trait distinctif. La fin de Valéry, telle qu'elle apparaît dans son testament spirituel, est dans la ligne exacte de toute sa vie, en est la calme et irréfutable confirmation. Avec lui, aucun moyen de tricher : il faut l'accepter comme il est ou le rejeter. **Mon Faust** scelle à jamais ses attaques contre Pascal, converti et mystique.

Si l'oeuvre de Valéry est peu considérable, c'est qu'il n'est pas véritablement un écrivain de profession, un homme de lettres de métier. Il avoue quelque part, avec une franchise toute simple, qu'il a presque toujours écrit **sur commande**. On lui demandait des préfaces, des conférences, des discours de circonstance, des présentations, d'un numéro spécial de revue. Les cinq volumes de **Variété** où sont traités les sujets les plus divers (comme le titre lui-même l'indique) sont formés de tels écrits. Valéry, avec une exquise condescendance, écrivait sur tout ce qu'on voulait bien lui proposer. Seulement (et cela est d'une importance capitale), on lui laissait entière liberté d'expri-

mer intégralement sa pensée, ses points de vue, ses opinions. Il pouvait dérouler jusqu'à leur dernier terme ses sagaces et subtiles analyses ; il lui était loisible de formuler toutes les considérations qui lui venaient à l'esprit. Il ne s'en faisait pas faute et il savait fort bien mettre à profit la liberté qu'on lui accordait. Eût-il accepté, de la part de ses commanditaires, des restrictions et des barrières à sa liberté intellectuelle ? Nous n'en savons rien. Il nous est simplement permis de constater, aux résultats, qu'on lui faisait confiance et qu'on lui donnait carte blanche.

Certes, Valéry, en marge de ses travaux commandés, a écrit pour lui-même, pour son propre plaisir ! **Mélanges** et les deux volumes de **Tel quel** ne contiennent que des notes écrites par l'auteur pour sa propre satisfaction. On remarquera à la lecture que Valéry demeure rigoureusement le même et lui-même, qu'il écrive sur commande ou sans commande. Dans un genre d'écrit comme dans l'autre, son esprit demeure libre, vigilant, moqueur, ennemi des conventions, impitoyable aux préjugés, mortel aux lieux communs. Soudain, il fixe son attention sur ce qui est convenu, sur ce que l'on considère comme respectable et il montre que les pseudo-vérités que l'on croyait, à la légère, absolues et intangibles ne sont que de pauvres objets de tradition, de coutume, d'usage, de commodité qui ne résistent pas à un examen quelque peu sévère de l'esprit d'analyse et de critique.

Les essais et les **maximes** de Valéry ont ceci de fécond qu'ils nous inclinent à user de notre intelligence, à ne pas accepter **aveuglément** les conventions, les idées toutes faites, les préjugés, les lieux communs qui régissent notre vie.

Il n'est assurément pas souhaitable que nous nous déroptions à toutes les convenances qui nous gouvernent et que nous pouvons avoir raison de respecter. Mais il est de la dignité de l'esprit de voir et de comprendre d'abord, de n'accepter et de ne soumettre que lucidement, en connaissance de cause, et par un acte libre de volonté.

Valéry fixe fortement son attention sur l'objet de son étude, quel que soit ce dernier. Le plus modeste objet, par exemple un banal coquillage ramassé au bord de la mer, ne lui paraît pas indigne d'un examen puissamment soutenu. Ce coquillage, il le regarde attentivement, il le contemple, il le tourne, le retourne. Et, durant cette opération, son esprit travaille, recourt aux connaissances et aux souvenirs emmagasinés dans la mémoire, développe des hypothèses sur la formation de l'écaille nacrée, bizarre sécrétion animale. En regard de ce travail merveilleux de la nature, de ce produit déconcertant, le contemplateur évoque le travail de l'artiste et il montre les différences de processus de la nature et de l'homme dans l'élaboration de leurs oeuvres respectives. Les 25 pages intitulées **L'homme et la coquille**, qui ouvrent le cinquième volume de **Variété**, constituent l'une des plus admirables réussites de l'attention et de l'analyse valérienne. Evidemment, la fantaisie et l'imagination du poète ornent ici de leurs grâces les remarques de l'observateur et les déductions de l'analyste. Je ne prétendrai aucunement qu'une semblable coquille, entre mes mains et sous mon regard, pourrait m'inspirer de telles pages. La sécrétion nacrée ne répondrait pas à mon interrogation ce qu'elle a répondu à Valéry parce que je ne saurais lui poser les mêmes questions et que je n'aurais pas l'art d'en tirer les mêmes réponses. Le chef-

d'oeuvre que nous admirons n'est pas le pur résultat de l'attention et de la réflexion : il a mis à contribution pour naître toute la personnalité de l'écrivain et, en particulier, ce qu'il y a d'unique, d'essentiellement valérien, dans cette personnalité.

Il serait peu sage d'espérer que l'étude d'un chef-d'oeuvre littéraire puisse nous livrer une méthode, une recette qui nous permettraient d'en écrire d'analogues. Nous ne demanderons aux essais de Valéry ni cette méthode ni cette recette qu'ils ne sauraient donner. Mais leur lecture insinuera en notre esprit et nous persuadera que l'attention et la réflexion sont des qualités intellectuelles d'un grand prix. J'ai souvent cru entendre Valéry me souffler à l'oreille : "Devant un quelconque sujet d'étude que tu te proposes ou qu'on te propose, oublie ce que tu sais ou que tu crois savoir. Fais ton esprit net et, si tu peux, fixe d'abord patiemment sur l'objet le regard naïf de l'ignorance." Ici il s'agit vraiment d'une méthode applicable à tous nos sujets d'étude. J'imagine que j'ai à décrire un paysage qui est devant mes yeux. Les descriptions que j'ai lues, les clichés descriptifs que j'ai enregistrés, à mon insu peut-être, dans ma mémoire, remontent sournoisement à ma conscience, se glissent entre ma vue et le paysage. Subtilement, ils introduisent des éléments étrangers dans mon optique. Je crois voir réellement ce paysage et je ne me fais pas la réflexion que je le vois à travers le verre impur et déformant de mes souvenirs de lecture. Il faudrait que je fasse tout l'effort possible pour oublier ces souvenirs, pour les chasser. Il faudrait que j'éduque mon oeil et mon esprit à regarder par eux-mêmes, à ne pas craindre ce qu'ils discernent. En littérature la crainte du ridicule est le commencement de la banalité. Il n'est pas

sûr qu'en ne répétant pas ce qu'ont écrit d'autres écrivains, on soit toujours ridicule. Si le génie, qui va de l'avant et ose ce qui n'a jamais été osé, s'abstenait par peur du ridicule, il n'y aurait pas de génie. Un de mes plaisirs, assez malin mais inoffensif, c'est d'écouter parler (et de lire parfois) certains médiocres, divinement satisfaits de leur médiocrité. A mon avis, il n'y a pas de spectacle au monde plus amusant que celui de la sottise bouffie de vanité, surtout lorsqu'elle s'ébroue dans la littérature. C'est alors un incroyable bombardement de lieux communs, de préjugés, d'antiques clichés de pensée et de mots. On se dit que de tels esprits ne mourront jamais d'inanition car ils se nourrissent à l'inépuisable réserve de la platitude éternelle.

Mesdames, messieurs, je pressens que vous commencez à en avoir assez de ce déroulement immodéré de considérations qui se voudraient philosophiques et que vous vous demandez avec raison : "Ce garçon, parce qu'il parle de Valéry, croit-il qu'il doit nous assassiner de sa méchante profondeur ? C'est d'un goût douteux !" Je confesse que je commence moi-même à ressentir la lassitude d'être profond. J'allais dire : "Cela n'est pas naturel à l'esprit humain". Mais je me ravise sagement et je rectifie : "Cela ne m'est pas naturel". Curieux de constater comme on a tendance à dire l'apanage commun les défauts qui nous sont peut-être très personnels !... Je me rappelle, fort à propos, que Valéry mariait merveilleusement à l'esprit de géométrie l'esprit de finesse. Nous ve-

nons d'être suffisamment géomètres. Détendons l'arc, reposons-nous un peu.

J'ai indiqué tout à l'heure que notre héros réussissait excellemment les maximes. Il s'apparente sur ce point à La Rochefoucauld, à Vauvenargues, à Chamfort, c'est entendu, et tous les fabricants de "morceaux choisis", tous leurs subalternes, les pions, ne manqueront pas de le souligner et de s'en émerveiller. N'insistons pas. Il serait à souhaiter, pour notre plaisir et notre bénéfice, qu'un fervent de Valéry tirât de son oeuvre et publiât un recueil de ses maximes. Pour la commodité du lecteur, il pourrait les classer, comme cela se fait habituellement, par ordre de sujets : maximes sur l'amour, sur la société, sur l'homme intérieur, sur la destinée humaine, sur l'artiste et son travail. Le compilateur trouverait une abondante matière dans tous les ouvrages de Valéry (même dans ses poèmes) mais spécialement dans les trois volumes intitulés **Mélanges** et **Tel quel** qui sont presque entièrement écrits sous la forme de maximes. Les **mots**, les bons mots tiendraient une place importante dans un pareil recueil. Valéry était peut-être un monstre ? En effet, il avait l'art exquis de sertir dans l'or d'une ironie délicate ou dans la platine d'une raillerie cinglante le diamant des vues profondes. L'esprit qui brille mais ne fait qu'effleurer la surface, c'est chose assez commune. Le miracle, c'est l'esprit qui sait faire étinceler la richesse des profondeurs.

Aux derniers jours de sa vie, un ami vint visiter Valéry et lui lut l'article

d'un jeune écrivain qui reprochait farouchement aux aînés de ne pas suffisamment aider les jeunes. Le malade eut un sursaut : "Eh ! quoi ! Nous faisons tout pour eux . . . Nous mourons !" Le mot mériterait d'être dédié à la jeunesse aux longues dents qui est le gracieux ornement de notre douce époque. Je laisse le soin aux savants exégètes de démontrer en dix pages de gloses compactes qu'il ne s'agissait que d'une boutade. De telles boutades,

très fréquentes chez Valéry, ont au moins deux mérites : elles se gravent dans la mémoire et elles percent, d'une lumière crue l'obscurité hypocrite de pseudo-problèmes. Un jeune homme qui convoitait fiévreusement la situation d'un aîné me disait un jour dans un émouvant élan de sincérité : "Ah ! quand crèvera-t-il donc, celui-là !" Valéry devait avoir fait une enquête extraordinaire sur la jeunesse contemporaine de tous les pays.



LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Jacques Mathieu

Tout le monde s'accorde à dire que notre littérature, depuis cinq ans, a fait des pas de géants. Si singulier que cela paraisse, la guerre nous a beaucoup aidés à ce point de vue. Nous avons tenu haut, durant les cinq années du conflit, le flambeau de la culture française. Nos éditeurs ont fait du beau travail. Je sais qu'on pourrait leur reprocher beaucoup de choses, mais je sais aussi qu'ils n'étaient pas tous préparés à cette tâche. Quelques uns n'ayant peut-être pas la culture nécessaire pour ce genre de travail. Nonobstant ces lacunes, la culture française a trouvé chez nous un refuge hospitalier. Nous avons profité de cet état de choses, en produisant des ouvrages, qui ne sont pas des chefs-d'oeuvres, mais de beaux livres. On ne le dira jamais assez, **Bonheur d'occasion** de Gabrielle Roy est digne de figurer parmi les bons romans de la littérature française. Ce qui fait l'originalité de cet ouvrage, c'est qu'il sort des sentiers battus (l'éternel roman du terroir) ; il nous fait pénétrer dans un milieu inconnu de notre littérature : le milieu ouvrier des grandes villes. Robert Charbonneau avec **Ils posséderont la terre** et Fontille continue la tradition française du roman d'analyse.

Si la littérature française nous est familière, la littérature de langue an-

glaise (la littérature américaine y comprise) nous est trop peu connue. La question ne se pose plus. Nul homme n'est véritablement cultivé qui ne possède à tout le moins la connaissance d'une langue ou d'une littérature étrangère. Pour de multiples raisons politiques et sociales, quelle autre que la littérature de langue anglaise est plus indiquée pour nos compatriotes ? Le chauvinisme littéraire est une absurdité. Les lettres ne se conçoivent que sur le plan universel. On a longuement parlé de l'influence américaine. Pour quelques uns elle est totalement néfaste. Dans certains milieux les Américains passent pour être des "animaux de santé". Il n'est pas question dans cet article d'entamer une polémique sur l'influence plus ou moins dangeureuse des Etats-Unis. Comment ne serions-nous pas influencés par le milieu américain ? Nous vivons côte à côte. Politiquement, nous sommes solidaires. Leurs problèmes sociaux et économiques sont souvent les nôtres. Que nos voisins américains soient des "animaux de santé", ceci est fort injuste. Il existe réellement une culture américaine. Voilà justement où nous sommes mal renseignés. Nous ne connaissons pas ou fort peu la littérature américaine. Nous ne jugeons les Américains que par ce qu'ils ont de plus

mauvais : leurs journaux et leurs magazines à sensation, remplis de "hot news" et autres stupidités. Ce qu'ils ont de bons nous restent inconnus, sauf pour un petit groupe d'esprits curieux, avides de s'intéresser à tous les courants nouveaux de la littérature. Que connaissons-nous du roman américain? Nous connaissons le roman policier, mis à la portée de toutes les bourses. (En passant, il y a d'excellents romans policiers américains, ceux de Van Dine et de Earle Stanley Gardner entre autres).

Maurice - Edgar Coindreau, professeur à l'Université de Princeton, N.Y., a aidé beaucoup à la diffusion du roman américain. Il en a traduit plusieurs, et a écrit de nombreux articles de critique. William Faulkner, Erskine Caldwell, Ernest Hemingway et autres ont trouvé en Coindreau un excellent messager de leurs ouvrages auprès du public de langue française. Hemingway nous est connu par le cinéma, mais nous connaissons peu les deux premiers.

J'ai nommé ces trois auteurs, je pourrais en citer beaucoup d'autres encore, dont les noms restent ignorés. La littérature américaine de l'entre-deux-guerres atteint une ampleur jusque là inconnue.

Clifton Fadiman, critique américain, écrivait dans le "Saturday Review of Literature", numéro du 5 août 1945, sur le roman américain de l'entre-deux-guerres: "If we make another Versailles, we will probably have another literature of disillusion". M. Fadiman proclamait une grande vérité. Le roman américain contemporain dégage une impression troublante. Il manque de sérénité. Tout y est dur, âpre. On

n'y voit que des personnages insatisfaits, devant l'ordre politique et social. Je ne crois pas me tromper beaucoup en prétendant que tout ceci reflète l'état général du roman américain depuis deux décades. Cette littérature n'est que la réaction normale de l'état de choses qui existait et qui existe encore aux Etats-Unis. C'est pourquoi le roman social (j'allais dire socialiste) a connu un tel essor chez nos voisins d'outre-quarante-cinquième.

Malgré les tendances socialistes de John Steinbeck de Erskine Caldwell, l'hystérie de Faulkner, la violence d'Hemingway, ces écrivains nous ont transmis un message littéraire que nous ne devons point méconnaître. Il en est de même dans la poésie ; on ne peut dédaigner un poète comme Archibald MacLeish. Un Will Durant, chez les essayistes (il est beaucoup plus essayiste que philosophe) en écrivant **The Story of Philosophy** nous a donné une populaire et intelligente histoire de la philosophie et des grands philosophes. Dans **The Mansions of Philosophy**, qui fait suite à l'ouvrage précédent, il discute avec une belle compréhension, l'application des principes philosophiques aux problèmes de la vie présente.

Nous formulons le voeu que l'Université de Montréal comprenne la nécessité d'enseigner la littérature et l'histoire des Etats-Unis. Car si nous connaissons mal leur littérature, leur histoire n'est pas mieux connue. Dieu sait pourtant si nous avons été mêlés de très près à cette Histoire ! L'Université, "école de haut savoir", ne doit pas ignorer la littérature et l'histoire du peuple américain. Tout en conservant son caractère typiquement français, elle ne doit pas rester indifférente à la diffusion de la culture américaine.

LE COURRIER DES LETTRES

Roger Duhamel

Nous n'avons pas l'habitude, dans notre pays où règne l'impatience, des ouvrages de longue haleine. L'improvisation, souvent brillante admettons-le, tient lieu de l'effort persévérant, poursuivi pendant des années. L'oeuvre solide, fruit d'un labeur acharné et ingrat, n'est pas notre fort. Nous allons au plus pressé ; autre façon de dire que nous atteignons rarement le but. Il nous manque aussi des traditions, des disciplines, des méthodes de travail. Vite, nous perdons pied, nous nous égarons et nous courons à un autre objet. C'est le propre de l'enfance, incapable de fixer longuement son attention. Peuple-enfant, nous le sommes assurément. Mais le temps ne serait-il pas venu que nous songions à acquérir quelque maturité ?

Je me faisais cette réflexion en lisant les deux derniers tomes, le 17^e et le 18^e, de la monumentale **Histoire de la province de Québec** de Robert Rumilly (Montréal-Éditions). Depuis la publication du premier volume, il m'est arrivé trop souvent, dans différents journaux et revues, d'écrire ce que je pensais de cette entreprise pour y revenir ici longuement. L'ordonnance générale du récit laisse à désirer, mais on avouera qu'il n'est guère facile de ce démêler dans un ensemble aussi complexe. A mon avis, il arrive à l'auteur — c'est du moins mon opinion et je le lui dis très franchement — d'appuyer indû-

ment sur des événements qui n'ont eu, somme toute, qu'une importance toute épisodique.

Ces défauts s'expliquent aisément, ils s'excusent même, dès qu'on s'arrête à songer aux difficultés de la tâche entreprise. Rumilly fait ici figure de pionnier. Il doit déblayer un terrain passablement encombré ; les points de repère lui font souvent défaut. Il lui faut une bonne dose de patience et de minutie pour retrouver le fil conducteur, pour dégager l'enchaînement des faits. Il s'adonne à sa tâche avec une conscience admirable. Nous n'aurons acquis le droit de lui adresser des reproches que le jour où un historien canadien-français témoignera d'autant d'abnégation dans la recherche ardue des diverses étapes de notre devenir depuis la Confédération. Je sais bien que Rumilly ne dispose pas du recul historique suffisant pour étayer des jugements définitifs ; aussi s'en garde-t-il bien. Il relate les faits, il en montre les liaisons, il se fait surtout chroniqueur et annaliste. N'est-ce pas déjà beaucoup ? On me dira que l'essentiel de ce qu'il offre à ses lecteurs se trouve dans les journaux du temps. C'est partiellement exact. Et quand cela serait, allez donc vous débrouiller dans les écrasantes collections des feuilles d'autrefois pour en dégager le détail significatif, le fait révélateur . . .

Les deux derniers tomes parus embrassent les années 1912 et 1913. Il ne s'est pas passé alors d'événements sensationnels, peut-être bien, mais est-il une seule année qui ne compte pas dans le tissu serré du destin national ? La querelle engagée autour du collègue de Saint-Jean est plus grave qu'on ne le croit. Les chemins de fer prennent de l'expansion, notamment en direction de la Baie James. On inaugure de façon méthodique la politique dite des bonnes routes, rendue nécessaire par les progrès de l'automobilisme. L'action sociale catholique se développe rapidement sous l'impulsion de quelques prêtres éclairés. L'Abitibi s'ouvre à l'activité de l'homme. Les vastes intérêts financiers de sir Rodolphe Forget sont battus en brèche. Le **Droit**, défenseur attitré de la minorité franco-ontarienne, est fondé. Les coopératives agricoles prennent de l'essor. Médéric Martin devient maire de Montréal et Godfroy Langlois, en acceptant de devenir agent de la province à Bruxelles, permet à sir Lomer Gouin de demeurer en bonne intelligence avec le clergé.

Il se passe toutefois des événements plus importants : les écoles du Keewatin, le règlement XVII en Ontario et la marine de guerre canadienne en temps de paix et impériale en temps de guerre. Voilà qui passionne l'opinion. C'est tout le problème de l'entente équitable des groupes ethniques au Canada, comme le problème de nos relations avec la Grande-Bretagne, qui se posent à l'attention de la population. On n'est pas très fier de souligner la lâcheté traditionnelle de nos partis en face de ces angoissantes questions. Très rares les hommes, et en général peu écoutés, qui osent secouer les servitudes partisans et faire entendre le langage de la raison et de l'honneur. Laurier et Borden partagent des vues identi-

ques sur notre assujettissement à l'Angleterre ; ils ne se séparent que sur des questions de modalités, de méthodes. Dans l'opposition, libéraux comme conservateurs s'affirment les véritables défenseurs du peuple ; au pouvoir, ils transigent, ils rusent, ils trahissent sans vergogne. Il faut qu'un pays possède une rude santé pour résister à autant de palinodies et de bassesses. Comment ne pas citer ici un texte de Laurier, prononcé aux Communes le 12 décembre 1912, texte qui sera repris et louangé à juste titre par Bennett le 25 mars 1937 : **Si l'Angleterre était en danger — je ne dirai pas cela, mais si elle était aux prises avec une ou deux grandes puissances de l'Europe, mon très honorable ami pourrait venir nous demander, non pas 35 millions de dollars, mais deux, trois ou quatre fois cette somme. Nous mettrions toutes les ressources du Canada à la disposition de l'Angleterre . . .** C'est fait depuis longtemps : Laurier et Borden peuvent dormir en paix leur dernier sommeil . . .

J'arrête ici ces gloses qu'on pourrait poursuivre indéfiniment. Chaque page de Rumilly suscite des réflexions et des rapprochements attristants et opportuns. J'ai dit qu'il réserve son jugement ; il ne peut toutefois s'interdire d'exposer les faits dans un certain éclairage et c'est là qu'on se rend compte combien ce Canadien d'adoption a saisi les lignes de force de notre destin collectif, comme aussi sa qualité d'observateur étranger lui permet d'éviter les déviations de la partialité électorale. On se reportera encore longtemps à ses ouvrages et on aura raison.

* * *

Les Editions Lumen, grâce à leur collection **Humanitas**, poursuivent leur louable entreprise d'éducation. Ces ouvrages, qui paraissent à l'enseigne

de notre Faculté des Lettres, formeront un fonds de bibliothèque très précieux. Les trois derniers volumes parus me confirment dans cette opinion. Je viens de parcourir, en premier lieu, un livre intitulé **The Quebec Tradition du Québec**. Ce bilinguisme simultané, voire superposé, m'inquiète un peu, mais passons . . . Deux universitaires canadiens, MM. Séraphin Marion et Watson Kirkconnell, ont réuni des textes représentatifs d'écrivains canadiens de langue française; le dernier nommé les a traduits en anglais afin de les rendre accessibles à ses concitoyens peu familiers avec notre langue.

La personnalité des deux anthologues a assuré une collaboration féconde. Après certaines recherches d'histoire et des travaux de critique littéraire, M. Marion s'est adonné à l'étude patiente et combien ingrate des lettres canadiennes d'autrefois; les quelques volumes qu'il a consacrés à ce sujet — d'autres devraient suivre — constituent une mine d'informations précieuses. Quant à M. Kirkconnell, il est l'un des écrivains anglo-canadiens les plus avantageusement connus; ses **Seven Pillars of Freedom** lui ont valu une réputation enviable et il lui est arrivé, à diverses reprises, de prendre des positions politiques courageuses.

Les textes retenus sont très variés; ils ne sont pas tous d'un intérêt capital pour le lecteur canadien-français. Mais ce n'est pas à lui qu'ils sont destinés. Le but de ce florilège, c'est de faire connaître certains aspects de la vie canadienne-française à nos conci-

toyens de langue anglaise; en nous connaissant mieux, sans doute nous apprécieront-ils davantage et seront-ils plus portés à collaborer avec nous, sans une arrière-pensée de domination. M. Kirkconnell l'écrit dans son avant-propos : **Some readers may quarrel with certain aspects of that tradition; but until they understand it, they are not even competent to argue about it.** Ce n'est pas de la propagande, c'est de l'information très au point.

M. Marius Barbeau nous ouvre à nouveau ses dossiers en publiant **Alouette!** un recueil de chansons populaires avec mélodies, choisies dans le répertoire du Musée national du Canada. Ces chansons forment une partie extrêmement précieuse de notre héritage folklorique. Je pense qu'on n'a pas toujours su l'utiliser à bon escient. D'un côté, pendant très longtemps, nos gens censés instruits ne manifestaient qu'un dédain hautain pour ces oeuvres populaires qu'ils jugeaient indignes de leur appréciation de mélomanes avertis; d'autre part, il s'est fait une basse exploitation commerciale du folklore ou plus exactement de chansonnettes vulgaires et stupides qu'on prétendait relever du folklore. Le dégoût qui s'en est suivi est tout à fait compréhensible. Il est grandement temps de redonner à nos belles chansons d'autrefois leur éclat et leur charme authentiques. M. Barbeau écrit justement : **Les écoles, les collèges, les couvents et les séminaires ont jusqu'ici négligé de prendre connaissance de notre immense répertoire de chansons orales et d'en faire part à la**

jeunesse. Pour la préservation du bon français, ce volume de la "Collection Humanitas" tend à combler une telle lacune; il ne constitue d'ailleurs qu'un début. Ce dernier membre de phrase est une promesse . . .

Beaucoup de chansons que nous connaissions déjà, évidemment : **M'en revenant de la jolie Rochelle, A la claire fontaine, Vole, mon coeur, vole !, V'là l'bon vent !, Les raftmanns, Isabeau s'y promène, Si mon moine voulait danser**, et combien d'autres ! Tous ces refrains d'antan méritent de vivre. Mais il faut d'abord que nous les connaissions. M. Barbeau se fait à cet égard notre éducateur émérite. **Alouette !** ne se lit pas d'affilée, mais c'est un répertoire d'un extrême intérêt et l'on comprend très bien qu'il ait sa place dans une collection qui vise avant tout au progrès intellectuel des Canadiens français.

J'en puis dire autant de la dernière édition critique de M. le chanoine Arthur Sideleau, **Le médecin de campagne**, de Balzac. Il n'est pas question de refaire le roman du plus prestigieux écrivain du XIXe siècle. Toutefois, il me paraît tout à fait sage de mettre sous les yeux de nos lecteurs des ouvrages qui comptent dans l'évolution des idées et des moeurs. D'autant plus que M. Sideleau s'emploie à dégager la signification du message de Balzac. Il n'y a à vrai dire que les créateurs qui soient de véritables politiques. J'aime lire dans l'introduction : **Il (Balzac) a mis le doigt sur deux plaies qu'il fallait d'abord guérir, pour régénérer la France de son temps : l'indi-**

vidualisme, destructeur de la famille, et le morcellement de la propriété. Ces plaies n'ont pas été guéries, mais nous n'en sommes pas comptables. Le romancier a pu s'égarer sur la solution au problème. **Balzac voyait le salut de la France dans la monarchie, et cette monarchie devait être, selon lui, la monarchie absolue, non la constitutionnelle.** Il écrivait, un jour, à Mme Hanska que toutes ses idées sur la politique pouvaient s'exprimer par ces mots : le pouvoir fort dans la main d'un seul. Ces idées ne sont pas les nôtres. Est-ce une raison pour ne pas reconnaître le talent, mieux le génie, du créateur d'une foule de personnages qui vivent encore dans notre mémoire ? Je souhaite que la collection **Humanitas** nous offre ainsi une série de grands livres et nous dote des oeuvres qui sont le fondement de notre culture.

* * *

Nous aimons les récits d'aventures. Des aventures vécues, qui engagent tout l'homme. Si Péguy a pu écrire que les grands aventuriers du monde moderne sont les pères de famille, j'ajouterai qu'il a oublié les missionnaires. Voilà des hommes qui ont tout sacrifié, qui continuent de s'adonner à une tâche sans lustre, simplement parce qu'ils ont la foi, parce qu'ils croient que tout ne finit pas avec eux, parce qu'il y a des souffrances, morales et matérielles, qu'ils peuvent soulager. La guerre a été très dure pour eux. Ces prêtres qui ont fait preuve de la suprême abnégation ne s'intéressent pas aux conflits des hommes entre

eux. Malgré eux, ils y sont intimement mêlés. Leurs récits conservent un ton de candeur et de générosité qui émeut. Je termine la lecture de **Entr'quatr'murailles**, de M. l'abbé Edouard Gilbert, p.m.e. (Editions des Missions étrangères) et de **Portraits de Mandchourie**, de M. l'abbé Fernand Schetagne, p.m.e. (Editions Fides). J'ai pris à ces deux ouvrages de circonstance le même plaisir. Un plaisir d'une qualité rare, puisque j'avais devant moi des hommes authentiques, qui n'écrivaient pas pour la galerie, mais qui relatent des faits qu'ils ont eux-mêmes vécu, dont ils ont souffert aussi, mais avec une allégresse évangélique qui m'enchantait. Qu'on ne se récrie pas trop vite : je le sais bien, allez, des livres de missionnaires, nous n'en voulons pas. Très bien, mais je vous défie de trouver la moindre intention apologétique dans ces deux bouquins; leurs

deux auteurs sont trop intelligents pour vouloir vous convaincre, si d'aventure vous ne l'êtes déjà. Il leur suffit de vous raconter leur vie quotidienne pour que vous soyez émus. Et qu'ils atteignent à ce résultat, c'est déjà une preuve de leur savoir-faire.

* * *

Dans le clergé montréalais, Mgr Georges Gauthier demeure une grande figure. Rien d'étonnant qu'il ait tenté un historiographe. M. le chanoine Raoul Drouin a voulu lui consacrer une brève biographie (Editions Fides). Mais c'est vraiment trop mince. Nous attendons autre chose de M. Drouin, un texte plus étoffé, un ouvrage qui nous restitue la personnalité de Mgr Gauthier. Le petit livre que nous avons devant nous est vraiment trop schématique. Ce n'est qu'un début, espérons-le.

+O+

Echos & Nouvelles

• À LA FACULTÉ DES SCIENCES

Monseigneur le Chancelier vient d'approuver les nominations de deux nouveaux professeurs à la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal. **M. Roland Brossard** sera chargé de cours en mathématiques et **M. Pierre Demers** est nommé professeur agrégé de physique. Tous deux sont d'anciens élèves de la Faculté des Sciences et sont avantageusement connus dans le monde scientifique.

Monsieur Brossard a fait ses études primaires à l'École Viel et a ensuite obtenu son certificat d'études primaires supérieures scientifiques à l'École St-Viateur. Il a entrepris à l'École Technique de Montréal des études qui l'acheminèrent vers les mathématiques. Après quatre années passées à la Faculté des Sciences, il en sortit avec le diplôme de licence ès-sciences mathématiques. Entre-temps il occupa dans l'industrie le poste de technicien en électricité et finalement il devint professeur et chef d'atelier de dessin industriel aux Écoles d'Arts et Métiers. C'est là que la Faculté des Sciences est allée le chercher pour lui confier le poste de chargé de cours en mathématiques.

Monsieur Demers est né en Angleterre et a fait ses études primaires en France. Il vint ensuite commencer au Collège Ste-Marie ses études secondaires qu'il termina au Collège Jean-de-Brébeuf. De 1933 à 1936 il est élève à la Faculté des Sciences et décroche successivement une licence ès-sciences physiques, une licence ès-sciences mathématiques et la maîtrise ès-sciences. Il obtint une bourse de l'Acfas pour un séjour d'été à l'Université de Cornell. De 1936 à 1939, boursier du Secrétariat de la Province, nous le retrouvons à Paris à l'École Normale Supérieure

où il suit les cours du prince Louis de Broglie, où il est le premier canadien-français à obtenir le titre d'agrégé de l'enseignement supérieur (hors cadre.) La guerre le surprit au laboratoire de chimie nucléaire au Collège de France, dirigé par M. Joliot-Curie, en train de préparer sa thèse de doctorat. De retour au pays, de 1940 à 1943, il s'occupe de recherches sur des sujets de chimie et de physique appliquées au laboratoire de la Canadian Industries Limited à Beloeil. En 1943, il entre au Laboratoire de Montréal du Conseil National des Recherches d'où il passera à la Faculté des Sciences avec le titre de professeur agrégé de physique. Il a déjà publié divers articles dans le Canadian Journal of Research et a présenté plusieurs communications devant des sociétés scientifiques telles que l'Acfas, la Canadian Chemical Convention, l'American Society for the Advancement of Science et l'American Physical Society de même que plusieurs rapports encore inédits sur des travaux au Conseil National des Recherches. En 1946, il obtint le premier prix aux Concours littéraires et scientifiques du Secrétariat de la Province de Québec (prix David).

Le secrétariat de la Faculté des Sciences annonce la nomination de R.P. Léo-G. Morin, au poste de secrétaire adjoint de la Faculté des Sciences.

• DON À L'INSTITUT DE DIÉTÉTIQUE

La succession de Mlle Amanda Tessier, des Cèdres (Soulanges) a versé à l'Institut de Diététique de l'Université de Montréal une somme de cinq cent dollars. L'Institut a accepté ce don avec gratitude. C'est un geste généreux qui devrait susciter des imitateurs.

• CONVENTUM DE MEDECINE 1948

Président : Bernard Laramée, Vice-président : Pierre-Paul Collin ; Secrétaire : Fernand Martel ; Trésorier : Jean Joyal ; Conseillers : Mlle Thérèse Rousseau, 20 François Lamarre, 30 Louis Venne, 40 Roger Courteau, 50 Dorion Taschereau, 60 Georges Rouleau.

• DIPLOMÉES A L'ETRANGER

Me Suzanne Barrière, avocat au Barreau de Montréal, poursuit des études de droit et de langue au Brésil.

Me Pauline Cazalais, qui étudie présentement à l'Université Columbia de New-York depuis un an vient d'obtenir du gouvernement provincial une seconde bourse d'étude pour un séjour de deux ans à la Sorbonne.

• NOMINATION AUX H.E.C.

M. Louis-Raoul Galipeau, L.S.C., vient d'être nommé chef du secrétariat de l'Association des licenciés de l'École des Hautes Etudes commerciales. Il succède à M. Vianney Pineault, qui a occupé ce poste pendant plusieurs années.

• NOUVEAUX DIRECTEURS DE LA MAISON ROUGIER FRERES

À une récente assemblée des directeurs de Rougier Frères, M. J.-H. Brodeur a été élu président du conseil d'administration de cette maison, M. Jean Lanctôt, vice-président, M. Hector Fournier, secrétaire et M. Fernand Charbonneau, directeur. Ils succèdent respectivement à Messieurs P.-V. Rougier, Arthur Décary et Albert Brunet, décédés ces derniers mois.

Au cours de cette réunion, on a étudié un programme d'expansion pour développer non seulement l'importation comme avant la guerre, mais aussi la fabrication sur place et l'exportation d'un grand nombre de produits pharmaceutiques auparavant importés.

Il a été question également de maintenir les bourses d'études et de recherches, accordées chaque année, aux hôpitaux et aux facultés des Universités. Le fonds Rougier au montant de \$ 100,000.00, dont l'usufruit était déjà versé à l'Université de Montréal, sera transféré incessamment à cette institution.

• CONVENTUM DE LA FACULTÉ DE DROIT 1948

Les finissants de la Faculté de Droit de l'Université de Montréal viennent d'élire les officiers de leur conventum. M. René Boutet est président ; Henri Poitevin, vice-président ; Jean Robert, secrétaire ; Bernard Légaré, trésorier. On a nommé trois conseillers : Marcel Laurin, Guy Desjardins et Mlle Madeleine Bélique.

• À L'HÔTEL-DIEU

Le docteur P.-P. Gauthier est le nouveau président du comité exécutif de l'Hôtel-Dieu.

Le docteur J.-Luc Riopelle a été élu président du bureau médical de cet hôpital.

• LE PROFESSEUR JULES LABARRE

M. Jules Labarre, membre de la Société Royale du Canada et professeur de bio-chimie et de pharmacodynamie à l'Université de Montréal, a été nommé membre du "Committee on Graduate Study and Research of Canadian Conference of Pharmaceutical Faculties."

• COUR SUPRÊME D'ONTARIO

Me Jean Genest, c.r., avocat d'Ottawa et ancien de la Faculté de Droit de Montréal a été nommé juge de la Cour Suprême d'Ontario.

• OFFICE PROVINCIAL DU FILM

Le docteur Albert Surprenant, président du collège des chirurgiens-dentistes de la province de Québec, a été nommé censeur de l'office provincial du film.